

Travail et vocation chez Martin Luther

Matthieu ARNOLD

Belfort, 11 septembre 2018

On pourrait s'étonner, a priori, d'entendre parler du « travail » chez Martin Luther : ce dernier n'a-t-il pas été un religieux (il appartient à l'ordre de Saint-Augustin) durant près de 20 ans, de 1505 à 1524 ? Pourtant, même durant la période qu'il a passée au couvent, Luther n'a pas été oisif, bien au contraire. Le futur Réformateur n'est en rien fidèle à la caricature brossée par les humanistes, tels que Sébastien Brant, qui écrivait en 1494 dans sa *Nef des fous* (*Narrenschiff*) :

Tout paysan veut avoir [un fils qui devienne] clerc
Qui se nourrisse sans rien faire
Qui vive sans travailler et soit un seigneur.

En effet, le 16 octobre 1516, Luther écrit à Johannes Lang, un frère de son ordre :

Il me faudrait presque deux scribes ou secrétaires à ma disposition ; car toute la sainte journée, je ne fais qu'écrire des lettres. [...] Je suis [aussi] prédicateur du couvent, lecteur au réfectoire, et l'on fait chaque jour appel à moi pour prêcher à l'église paroissiale ; je suis vicaire, et à ce titre je fais le travail de onze prieurs [...] ; je professe un cours sur Paul et rassemble des matériaux pour un commentaire des Psaumes. [...] J'ai rarement le temps de suivre et de célébrer régulièrement les offices [...]. Tu vois comme je suis un homme paresseux !

Certes, il faut faire la part de l'exagération dans ce qu'écrit Luther. Toutefois, les informations qu'il livre à son correspondant correspondent à la réalité : vicaire de district, Luther avait alors à veiller sur plusieurs couvents ; il prêchait effectivement à l'église paroissiale de Wittenberg, l'église Sainte-Marie, dans laquelle il prononcera, à raison de plusieurs prédications par semaine, des milliers de sermons jusqu'à la fin de sa vie ; il donne alors, depuis 1515, un cours sur l'épître aux Romains – donc sur le texte le plus important de l'apôtre Paul – ; il prépare une édition allemande des sept psaumes de la pénitence, qui paraîtra en 1517 ; il est si occupé qu'il doit user de la possibilité, qui était offerte aux moines, de rattraper les offices (et les prières) auxquels il n'avait pas pu assister.

Tout en restant un homme de prière (il y consacre parfois plusieurs heures par jour – notamment en 1530, à Augsbourg), Luther demeurera, jusqu'à sa dernière heure, un homme extrêmement actif, un gros travailleur. Parlant de travail, il parle donc bien en connaissance de cause. Mais surtout, il tient au sujet du travail un discours neuf.

I. Tout travail (*Beruf*) est vocation (*Berufung*)

À l'époque de Luther, la société était divisée entre trois états : la noblesse, qui était censée se vouer à la guerre (les *bellatores*), le clergé, destiné en particulier à la prière et à l'annonce de la Parole de Dieu (les *predicatores*), et le reste de la société, qui devait nourrir les deux premiers ordres (les *laboratores*, qui sont en particulier les paysans). À cette division s'ajoutait celle, plus fondamentale encore, entre les laïcs et les clercs – l'entrée dans le clergé régulier, donc l'état de moine, au sens large du terme, constituant la voie supérieure menant au Salut.

Dès 1520, Luther, va changer cela en valorisant la condition des laïcs. Il le fait dans un traité allemand destiné aux laïcs, et plus particulièrement aux autorités temporelles, *L'appel à la noblesse de la nation allemande*. Dans cet écrit, Luther demande aux autorités civiles de mettre en œuvre le

programme de réforme auquel se refuse l'Église de son temps. Voilà ce qu'il affirme à propos de l'égalité des êtres humains devant Dieu :

On a inventé que le pape, les évêques, les prêtres, les gens des monastères seraient appelés état ecclésiastique ; les princes, les seigneurs, les artisans et les paysans état laïque, ce qui est certes une fine subtilité et une belle hypocrisie. Mais personne ne doit se laisser intimider par cette distinction, pour cette bonne raison que tous les chrétiens appartiennent vraiment à l'état ecclésiastique ; il n'existe entre eux aucune différence, si ce n'est celle de la fonction, comme le montre Paul en disant (1 Corinthiens 12, 12) que nous sommes tous un seul corps, mais que chaque membre a une fonction propre, par laquelle il sert les autres, ce qui provient de ce que nous avons un même baptême, un même Évangile et une même foi et sommes tous également chrétiens, car ce sont le baptême, l'Évangile et la foi qui forment l'état ecclésiastique [autrement dit, l'état du clergé] et le peuple chrétien.

Ce passage sert de fondement à la doctrine du « sacerdoce universel », qui parfois a été mal compris : jusqu'à nos jours, on a cru, dans le protestantisme, que l'idée que tous sont prêtres signifierait que tous peuvent monter en chaire et prêcher publiquement. Il n'en est rien, et Luther lui-même prévient contre ce malentendu dans son écrit :

Tous appartiennent à l'état ecclésiastique : ils sont vraiment prêtres, évêques et papes, mais tous n'ont pas la même sorte de tâche à remplir [...]. [...] ceux que maintenant on nomme ecclésiastiques ou prêtres [...] doivent administrer la Parole [en d'autres termes, prêcher publiquement] et les sacrements de Dieu [en 1520, Luther ne retient plus que deux sacrements, le baptême et la Cène] – c'est là leur fonction – ; de même, l'autorité temporelle [= les pouvoirs politiques] tient en sa main le glaive et les verges qui lui servent à punir les méchants et à protéger les bons. Un savetier, un forgeron, un paysan ont chacun la tâche et la fonction de leur métier, et pourtant tous sont également consacrés [par leur baptême] prêtres et évêques, et chacun doit, en remplissant sa tâche ou sa fonction, se rendre utile et secourable afin que, de la sorte, ces tâches multiples concourent à un bien commun, pour le plus grand bien de l'âme et du corps, tout comme les membres du corps se rendent mutuellement service.

La *diversité des fonctions*, des tâches, des travaux, demeure, mais ce qui change, c'est l'affirmation que *tous les êtres humains sont égaux* devant Dieu : il n'y a plus de chrétien de second ordre d'un côté et de chrétien supérieur de l'autre. La diversité des fonctions demeure, car, pour exercer une fonction précise, il faut y avoir été qualifié. Mais chaque chrétien est prêtre, ce qui veut dire non pas qu'il pourrait prêcher en chaire, baptiser ou distribuer la Cène, mais qu'il accède directement à Dieu, dans la prière, lit personnellement la Bible et annonce à d'autres chrétiens le pardon de Dieu. Il n'y a plus de médiation obligée entre le simple fidèle et Dieu, mais il subsiste toujours des clercs, qui ont une fonction bien particulière : interpréter la Bible et administrer les sacrements.

J'ai dit plus haut que les clercs devaient être qualifiés pour ces tâches. Cela veut dire qu'ils ont accompli les études nécessaires à l'exercice de leur fonction. Cela veut dire également qu'ils doivent faire montre d'un certain nombre d'aptitudes, notamment en ce qui concerne la prédication. Si l'on consulte d'autres écrits de Luther, voire ses propres sermons ou ses Propos de table, on trouve un certain nombre de renseignements sur les qualités qui, selon lui, sont celles du bon prédicateur. Un bon prédicateur est tout d'abord quelqu'un qui s'exprime de manière claire, profonde mais sans pédanterie :

Le meilleur prédicateur est celui dont tu peux dire, après l'avoir entendu : "Voilà ce qu'il a dit."
Par contre, le plus mauvais est celui dont on dit à bon droit : "Je ne sais pas ce qu'il a dit."

Pour exprimer l'idée que tout travail, exercé avec fidélité et compétence, est agréable à Dieu, Luther fera dériver le terme par lequel il désigne ce travail, *Beruf* (travail, profession), du terme

Berufung, qui signifie vocation. La vocation de pasteur reste, certes, pour Luther, *Berufung* au sens fort du terme, qui suppose à la fois un appel, intérieur, du Saint-Esprit (on se sent appelé par Dieu à exercer ces fonctions) et un appel extérieur : c'est l'Église, et plus particulièrement la communauté locale, qui appelle ses ministres. Luther a insisté sur cette vocation extérieure pour lutter contre les « agités » ou « excités (*Schwärmer*) » de son temps, qui s'improvisaient prédicateurs et semaient le trouble.

Mais *tout* travail, selon Luther est – ou, à tout le moins, peut devenir – *Berufung*, vocation au service de Dieu et du prochain, et donc combat contre le diable, qui sans cesse tente de plonger le monde dans le chaos. Le travail n'est pas seulement « vocation (*Beruf/Berufung*) », il est aussi service (*Dienst*) rendu à Dieu (en allemand, le culte se dit « *Gottesdienst* », littéralement : le service de Dieu), et service rendu au prochain.

Il en va même du métier des armes, à condition que la guerre soit comprise comme purement défensive ou comme rétablissement de la sécurité, ainsi que Luther l'exprime de manière outrancière dans un écrit contemporain de la guerre des Paysans, en 1525, *Contre les bordes pillardes et criminelles des paysans* :

Ainsi donc, l'autorité doit aller de l'avant sans crainte et frapper avec une bonne conscience, aussi longtemps qu'elle a du sang dans les veines. Car il y a ici cet avantage que les paysans ont une mauvaise conscience et que leur cause est injuste [...]. Il se peut donc fort bien se produire que celui qui périra [au cours de cette guerre] aux côtés de l'autorité soit un véritable martyr devant Dieu, s'il combat avec cette conscience, ainsi qu'il vient d'être dit, car il marche selon la parole divine et dans l'obéissance.

Par ces propos, terribles à certains égards, Luther n'a pas voulu réintroduire le salut par les oeuvres, ainsi qu'on le lui a reproché dès la parution de cet écrit, mais il a voulu exprimer combien un métier – celui de soldat – pouvait être voulu par Dieu dès lors qu'il permettait de lutter contre le chaos. Mais nous verrons, dans la suite de cet exposé, que le Réformateur fait également l'éloge de bien d'autres professions, qui n'ont pas à verser le sang.

De nos jours, nous regardons souvent avec défiance la figure du policier ou du militaire. Pas, ou très rarement de marche blanche, lorsque ces derniers sont tués dans l'exercice de leurs fonctions. Luther, quant à lui, fait l'éloge de ceux qui assurent la paix contre la destruction et le chaos, à l'intérieur des frontières d'un pays donné comme à l'extérieur.

II. L'importance de l'instruction

Pour prêcher, il faut savoir lire et interpréter les textes de la Bible. Plus largement, pour exercer un métier, il faut y avoir été formé.

Dans plusieurs écrits, Luther, qui rejoint sur ce point les humanistes, fait l'éloge de l'instruction. C'est le cas notamment dans un écrit de 1524, *l'Appel à toutes les villes allemandes pour les inciter à ouvrir et à entretenir des écoles chrétiennes*. Mais à la différence de la plupart des humanistes, Luther met en valeur non seulement l'éducation des garçons, mais encore celle des filles.

Il faudrait citer cet écrit, qui a connu un très large succès, dans son intégralité, tant Luther y plaide avec ardeur pour l'enseignement. Il déplore qu'en Allemagne, « partout [...] on laisse les écoles aller à vau-l'eau » et il voit, en dernière instance, dans le diable l'auteur de ce laisser-aller :

Car s'il est un tort qu'on puisse lui causer et qui le mortifie vraiment, il ne peut venir que de la jeunesse, si celle-ci est élevée dans la connaissance de Dieu, répand la Parole de Dieu et en instruit d'autres.

Luther déplore le fait que les villes dépensent plus pour lutter contre les Turcs (ils est vrai que les Ottomans menaçaient sans cesse l'Est et le Sud de l'Europe), pour acheter des armes et pour assurer leur sécurité que pour entretenir « un ou deux hommes qualifiés comme maîtres d'écoles ». Or, explique-t-il, les gens qui sortent de l'université sont mieux instruits que jadis et le moment pour les employer, en tant que maîtres d'école, est donc favorable. Plus fondamentalement, Dieu a commandé aux parents d'instruire et d'éduquer leurs enfants, comme l'affirme la Bible au Psaume 78(77), 5 ou en Deutéronome 32, 7 : « [...] pourquoi donc vivons-nous, nous les adultes, sinon pour prendre soin de la jeunesse, pour l'instruire et l'éduquer (*leren und aufzihen*) ? »

Les parents ne sont pas forcément conscients de cette tâche éducative et moins encore y sont-ils correctement préparés ou en ont-ils suffisamment le loisir. C'est pourquoi, l'instruction incombe aux villes, qui, malgré la dépense occasionnée, ont tout à y gagner :

[...] pour une ville, le meilleur moyen de parvenir à la prospérité, à la richesse, au salut et à la force, c'est de compter nombre de citoyens intelligents, érudits, raisonnables, honorables et bien éduqués qui seront capables d'amasser, de conserver et de bien utiliser tous les trésors et les biens de cette ville.

Une ville se doit donc d'avoir des gens capables, mais « il ne faut pas s'attendre à ce que ces derniers poussent spontanément ; on ne les taillera pas dans la pierre, pas plus qu'on ne les sculptera dans le bois ». Dans les écoles, on formera des pasteurs, et il faut donc apprendre le latin, la langue des érudits, ainsi que les deux langues de la Bible, l'hébreu et le grec. Mais l'école ne forme pas seulement des pasteurs, et même si le culte n'existait pas, on n'en aurait pas moins besoin de créer des écoles, affirme encore Luther :

Même si [...] on n'avait nul besoin des écoles et des langues, à cause de l'Écriture et de Dieu, pour instituer en tous lieux les meilleures écoles possibles pour garçons et filles, il devrait suffire de savoir que le monde, pour maintenir extérieurement l'état temporel, a besoin d'hommes *et de femmes* formés, afin que les hommes puissent bien diriger le pays et les gens, et les femmes gouverner la maison et éduquer les enfants et les domestiques. Or, ces futurs hommes, ce sont les jeunes garçons, et ces futures femmes les jeunes filles. C'est pourquoi il s'agit d'instruire et d'élever correctement garçons et filles dans cette perspective.

Comme tous les enfants n'ont pas la même appétence pour les études, Luther propose que, chaque jour, on envoie garçons et filles à l'école quelques heures seulement. Le reste du temps, ils travailleront à la maison et apprendront les tâches – le métier manuel – auxquels on les destine. On le voit, valorisation d'une instruction plutôt théorique et estime pour l'artisanat ne s'opposent pas, chez Luther, mais ils vont de pair.

« Quelques-uns d'entre eux sortent cependant du lot. » En écrivant cette phrase, Luther pense aux filles aussi bien qu'aux garçons :

[...] on peut espérer qu'une fois formés ils deviendront maîtres et maîtresses d'écoles ou prédicateurs, ou se destineront à d'autres ministères ecclésiastiques. Ceux-là, il faut les laisser étudier d'autant plus et plus longtemps, voire les laisser se consacrer entièrement à ces études.

Luther développe ce propos dans sa *Prédication sur le devoir d'envoyer les enfants à l'école*, texte qu'il rédige en 1530. Lui-même est désormais le père d'un petit garçon de quatre ans, auquel il écrit à la même époque qu'il lui faut « prier et étudier volontiers ».

Ce volumineux ouvrage compte deux préfaces, par lesquelles il combat avec véhémence ceux qui refusent d'envoyer leurs enfants à l'école :

Si aujourd'hui nous nous taisons et dormons laissant la jeunesse à l'abandon et nos enfants devenir des Tatares et des bêtes sauvages, [...] nous en porterons la lourde responsabilité devant Dieu.

Dans le corps de son écrit, Luther fait une superbe apologie du métier de prédicateur, propre à réconforter tous les pasteurs qui douteraient de l'importance de leur vocation et de leur tâche :

Il peut consoler les affligés, donner des conseils, arbitrer des affaires fâcheuses, redresser les consciences égarées, aider à maintenir la paix, réconcilier, raccommoder et faire des œuvres innombrables et quotidiennes.

C'est pourquoi, Luther invite les gens à élever leurs fils en vue de cet « état spirituel » : « Les vieux qui l'occupent maintenant ne vivront pas éternellement, or il en meurt chaque jour, et il n'y a personne pour prendre leur place. » Pour convaincre les parents, Luther ne dédaigne pas de leur faire miroiter le fait que leurs rejetons sont assurés de trouver un emploi :

Compte toi-même combien il y a de paroisses et de chaires de prédicateurs, d'écoles, de sacristies qui [...] deviennent chaque jour vacantes. Ne sont-ce pas là des cuisines et des caves que Dieu destine à ton fils, où la nourriture est déjà préparée avant qu'il n'en ait besoin [...] ?

Ces propos de Luther me semblent particulièrement intéressants. Le Réformateur assiste, semble-t-il, à une crise des vocations, mais il ne reste pas passif. Il n'attend pas que des personnes frappent spontanément à la porte des Facultés de théologie ou des Églises, mais il prend les devants. Il ne craint pas de mener, auprès des parents, une politique active de recrutement. Il ne craint même pas de faire miroiter les avantages matériels de ce métier : « Ne sont-ce pas là des cuisines et des caves que Dieu destine à ton fils [...] ? »

Pour autant, le Réformateur ne veut pas que « chacun se croie obligé d'élever son enfant en vue d'un tel ministère » – ni même en vue de celui de maître d'école, fonction qu'il a également mise en valeur.

Tous, même ceux qui se destinent à un métier manuel, devraient apprendre le latin, écrit Luther, rejetant de la sorte une conception trop utilitariste de l'enseignement. À côté de ce qui relève du gouvernement spirituel, il y a le royaume temporel, qui, lui aussi a été institué par Dieu et a besoin de gens instruits, à commencer par les *juristes*. Et Luther de faire l'éloge des gens de plume contre leurs contempteurs, qui leur opposent par exemple le « travail pénible » des hommes d'armes :

C'est vrai, il me serait pénible de chevaucher vêtu d'une armure ; en revanche, je voudrais bien voir le cavalier capable de rester une journée entière assis devant un livre, même s'il n'avait à se soucier de rien [...]. Demande à un secrétaire de chancellerie, à un prédicateur et à un orateur quel travail cela représente d'écrire et de parler ; demande à un maître d'école quel travail cela représente d'enseigner et d'éduquer les enfants. [...] Trois doigts font le travail (dit-on en parlant des secrétaires), mais c'est le corps et l'âme tout entiers qui travaillent.

Comme six ans plus tôt, dans son *Appel aux villes allemandes...* de 1524, Luther écrit dans un contexte où l'on accorde de l'importance surtout aux métiers manuels. Lui-même prend soin de préciser qu'il ne méprise nullement l'artisanat, mais il s'inquiète de la vision à court terme des parents qui méprisent l'instruction ou gardent leurs enfants à la maison afin de bénéficier d'une main d'œuvre gratuite. Il lui importe notamment qu'on vienne en aide, par des bourses, aux enfants capables mais pauvres. C'est là également quelque chose de très moderne, chez un personnage auquel on a parfois reproché, à tort, son conservatisme social.

Qu'écrirait Luther aujourd'hui à propos des métiers et de l'éducation ? Depuis le XVI^e siècle, le contexte a changé en profondeur. À son époque, il lui a fallu se battre contre la tendance des parents à refuser à leurs enfants – et notamment aux filles – toute instruction, ou presque. Aujourd'hui, en France en tout cas, c'est plutôt à la dévalorisation, profondément injuste et économiquement inepte, des métiers manuels à laquelle il nous faut faire face, et sans doute le Réformateur y serait-il sensible. En tout cas, dans un cas comme dans l'autre, le souci pour la formation demeure. Pour Luther, il n'y a pas de travail, il n'y a pas de métier qui soit supérieur à un autre – même s'il met en valeur les pasteurs, qui prêchent, et les pouvoirs publics, qui garantissent la paix ; l'essentiel est que, dans le cadre de son travail, on agisse avec compétence pour le bien commun. Cela m'amène à quelques réflexions – moins développées que celles qui précèdent – sur le travail dans une perspective protestante.

III. Le travail dans une perspective protestante : honnêteté et sobriété

Sans doute connaissez-vous les travaux de Max Weber, lequel pense pouvoir établir un lien entre le protestantisme (il s'agit, il est vrai, du calvinisme et non pas du luthéranisme) et l'essor du capitalisme. Une des idées défendues par Max Weber et par ses disciples est que les entrepreneurs protestants ont tendance à réinvestir leurs gains dans l'entreprise plutôt qu'à mener grand train : la sobriété des protestants serait l'une des clés de leur succès.

Il ne m'appartient pas de discuter les thèses de Max Weber, que bien d'autres ont débattues avant moi. Il m'importe simplement, dans le cadre de cet exposé, d'examiner les attentes que Luther adresse à ceux qui gagnent de l'argent – et notamment les commerçants – dans ses écrits. (Des entrepreneurs, il ne parle guère, peut-être parce que l'action de son père, qui avait été un petit entrepreneur minier et était parvenu tardivement à une certaine aisance, n'avait pas été entièrement couronnée de succès : comme nombre de petits entrepreneurs, il lui avait fallu ensuite laisser la place à des compagnies, dotées de moyens financiers et d'une organisation supérieurs.)

En 1524, afin de lutter contre les dérives qu'il a pu constater, il publie, en allemand, un ouvrage intitulé *Le commerce et l'usure*. Dans ce livre, il se montre un bon connaisseur des pratiques de son temps – y compris et surtout les pratiques commerciales déloyales :

Il arrive [...] que certains achètent la totalité d'un article ou d'une marchandise dans un pays ou dans une ville, afin d'être les seuls à en disposer et de pouvoir ensuite fixer et augmenter le prix et la céder aussi cher qu'ils veulent ou qu'ils peuvent.

Luther dénonce ici la pratique du monopole. Mais il s'en prend également à une autre pratique qu'il qualifie d'indigne, celle du dumping :

Ils cèdent leur marchandise à si bas prix que les autres ne peuvent pas les suivre et ils les obligent de la sorte soit à ne pas vendre du tout, soit à se ruiner en vendant à aussi bon marché qu'eux.

Que Luther ait connu ces pratiques montrent qu'il n'était pas un religieux et un universitaire enfermé dans sa tour d'ivoire et donc déconnecté de la réalité, mais qu'il tentait, autant que possible, de se tenir informé des pratiques commerciales de son temps et, plus largement, des évolutions de la société.

Mais comment faire alors pour que les commerçants gagnent correctement leur vie tout en se montrant honnêtes ? Luther est d'avis que les pouvoirs publics doivent intervenir en cette matière :

[...] la meilleure et la plus sûre méthode serait que l'autorité temporelle installe et désigne des gens raisonnables et honnêtes, qui évalueraient toutes sortes de denrées avec leurs frais et

fixeraient en conséquence l'importance et la limite de ce qui devrait être leur valeur pour que le commerçant puisse se tirer d'affaire et assurer son entretien d'une façon décente.

Et si une telle réglementation ne peut pas être mise en place, il s'agit, pour le commerçant – en tout cas, pour celui qui veut agir en chrétien –, de s'en « rapporter à [s]a conscience » pour « calculer et évaluer les frais, la peine, le travail et les risques et fixer [lui]-même le prix de la marchandise, en l'augmentant ou en le diminuant de manière à toucher un salaire pour [s]on travail et [s]a peine. [...] Il suffit que tu t'efforces, en toute bonne conscience, d'atteindre la juste mesure ».

« Assurer son entretien d'une façon décente », « atteindre la juste mesure » : on l'entend, les préconisations de Luther restent dans le cadre d'une mesure, d'une sobriété qui, longtemps, caractérisera le protestantisme.

Sobriété et entraide, aussi parce Luther estime que l'être humain ne mérite rien par son travail : il lui faut savoir que, en dernière instance, tout vient de Dieu ; si Dieu ne créait pas toutes choses par sa Parole, le travail et les efforts humains seraient vains. Le travail ne doit pas conduire l'être humain à se justifier devant Dieu. Sur ce point, Luther se distingue radicalement des protestants qui, selon Max Weber, tirent de leur réussite professionnelle et sociale la conclusion qu'ils sont élus par Dieu. Pour Luther, le salut n'est en rien lié à cette réussite. Il ne faut pas, enfin, que le travail devienne une idole, danger que Luther signale dans certains de ses écrits.

Et le repos, dans tout cela ? Luther en traite notamment dans son Grand Catéchisme (1529), orsqu'il interprète le troisième commandement : « Tu sanctifieras le jour du repos. » L'hébreu *sabbath*, ffirme-t-il, signifie en allemand « *feyren* », ce qui veut dire chômer, cesser le travail.

À lire Luther, les gens tels que lui n'auraient pas besoin de se reposer. S'il faut observer un jour de repos, c'est avant tout pour les gens qui ont exercé un travail physique : « les gens du peuple, serviteurs et servantes, qui ont vaqué toute la semaine à leurs travaux et à leur métier, afin qu'eux aussi, ils retranchent un jour pour se reposer et se refaire ». Mais, poursuit Luther, l'intention du troisième commandement n'est pas tant que l'on se repose que, bien plutôt, le fait que l'on « emploie ce jour de repos à apprendre la Parole de Dieu » ; en d'autres termes, sanctifier le jour du repos, c'est « méditer la Parole de Dieu [annoncée notamment lors du culte] et la mettre en pratique ». Si le dimanche est bien pour Luther un jour de repos, il est inconcevable pour lui que, durant cette journée particulière, « le cœur reste oisif ».

Conclusion

Les écrits de Luther relatifs au commerce n'ont pas eu la même influence que ses traités portant sur l'éducation : grâce à lui, des écoles pour garçons et filles ouvrirent en de nombreuses villes d'Allemagne.

Au XXe siècle, j'ai trouvé notamment des échos de son message sur la « vocation » et le travail chez un théologien qui, sans nécessairement le vouloir, a fait beaucoup pour la condition des femmes : je veux parler d'Albert Schweitzer, qui, lui-même, a suscité, dans l'Europe tout entière et au-delà, d'innombrables vocations de médecin ou d'infirmière. Or, dans ses sermons antérieurs à la Première Guerre mondiale, Schweitzer insiste sur le fait que, chacun dans sa profession, doit œuvrer à l'avancement du Royaume de Dieu – c'est-à-dire à l'amélioration d'une humanité, plus fidèle aux commandements de Dieu et attentive à la condition des êtres humains. Toutefois, assez rapidement, Schweitzer s'est rendu compte que, dans l'Europe industrialisée du début du XXe siècle, un certain nombre de professions ne concouraient pas à l'épanouissement de ceux, hommes et femmes, qui les exerçaient ; il a appelé alors ses paroissiens à se choisir en plus un « *Nebenberuf* », un travail bénévole dans lequel la dimension humaine qui faisait défunt dans leur métier trouverait toute sa place.

À maints égards, nos perspectives sont bien différentes de celles de l'époque de Luther. Ce dernier cherchait à valoriser le travail contre la « paresse » ou l'« oisiveté », termes derrière lesquels il faut comprendre la mendicité d'un certain nombre d'ordres monastiques. L'être humain, n'hésitera pas à écrire Luther qui – répétons-la, savait ce dont il parlait – est fait pour le travail. « Nul ne meurt d'avoir trop travaillé, affirme-t-il encore ; ce n'est qu'en se consacrant exclusivement aux loisirs et en se déchargeant de leurs tâches que les gens se perdent corps et âme. Car l'être humain est né pour travailler tout comme l'oiseau est né pour voler. »

Les perspectives sont autres aujourd'hui, dans la mesure où le temps que nous avons à consacrer aux loisirs est de plus en plus important, mais aussi en raison du taux important du chômage dans nombre de pays – pour ne parler que de ceux qui sont « développés ». Toutefois, un certain nombre d'acquis de Luther demeurent, qui conservent, me semble-t-il, toute leur pertinence : l'accent mis sur la formation et sur les compétences ; l'instance sur l'égalité de tous devant Dieu, quelle que soit leur travail ; l'idée, même, que tout travail doit être utile au prochain voire collaborer à l'œuvre de Dieu dans le monde.